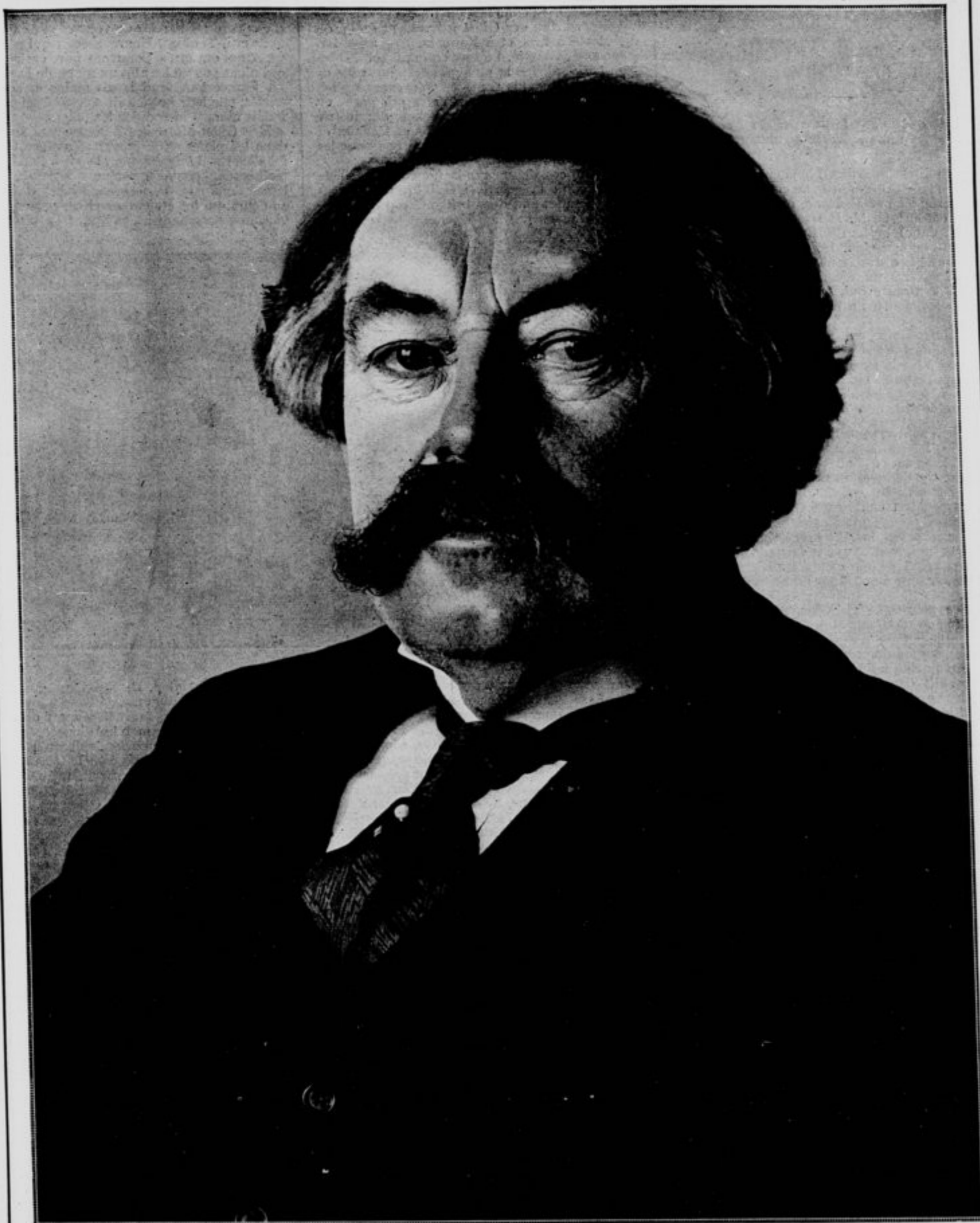


LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3292. — 65^e Année

SAMEDI 22 JANVIER 1921

Prix du Numéro : 1 fr. 60.



M. ARISTIDE BRIAND

Président du Conseil des Ministres, Ministre des Affaires Étrangères.

(Photographie E. Brissy, Chef du Service photographique du Monde Illustré.)



Ruines du Forum de Gyptis.

DJERBA

L'île de Djerba, qui, autrefois était rattachée administrativement au territoire de Gabès, a été élevée par le Gouvernement tunisien à la dignité de contrôle civil. Nos lecteurs liront avec un vif intérêt les lignes suivantes consacrées à cette île africaine.

L'île est située au fond de la Petite Syrte. La mer de Bou Grara la sépare de la Grande Terre dont elle se rapproche par deux pointes. Sa forme est rectangulaire. Elle a 30 kilomètres de l'Est à l'Ouest et 26 du Nord au Sud, ce qui lui donne une superficie de 64.000 hectares environ. Ses côtes se développent sur 160 kilomètres. Elle nourrit 50.000 habitants dont 700 européens, 5.300 israélites et 44.000 musulmans. Cette population très dense est également très active. Elle se livre à l'agriculture, à la pêche, à l'industrie du tissage et de la poterie.

Djerba est très fertile. On y compte 500.000 oliviers, 1.200.000 palmiers, 500.000 orangers, citronniers, grenadiers, abricotiers, etc., 700.000 pieds de vigne. Ses cultures sont irriguées par deux puits artésiens, 3.770 puits à noria et 2.224 citernes. J'ai cru devoir donner ces renseignements avec une sécheresse de manuel pour bien situer Djerba dans l'esprit du lecteur. C'est maintenant chose faite ; rien ne nous empêche plus de nous attarder au charme de ce monde en miniature verti, là-bas comme une gemme, dans les flots de la mer classique.

En la brume d'or qui la vêt, Djerba est une Thulé de lumière, un jardin de la « Belle au bois dormant » où l'antiquité semble avoir conservé par miracle, hors des atteintes du temps, son visage sans ride et sa grâce inviolée.

Palmiers à la fois sveltes et majestueux des Beni Driss, vieux oliviers du Cedouikech aux troncs vastes, patinés et ciselés par les siècles comme des bronzes d'Extrême-Asie, orangers de Mahabouhine abricotiers lourds de fruits ou beaux amandiers couverts de fleurs des jardins d'El May, combien de fois n'ai-je pas entendu, sous vos branches, rire les nymphes aux belles tresses ou chanter la flûte enflammée du Dieu Pan ? Et vous, roses de Midoun, est-ce de votre parfum ou de l'haleine des dryades que s'enivrent les abeilles ?

Dirai-je aussi le charme élyséen des treilles qui suspendent leurs grappes noires aux caroubiers de Cedriane, et le sang chaud des champs de lentilles dont chaque fleur prise à part ressemble à un minuscule papillon aux ailes de pourpre ?

D'innombrables maisons blanches, d'une architecture archaïque, s'essaiment à travers cette campagne que Théocrite eût aimée. Des chapelets de piments pendent au bord de leurs terrasses, des fruits séchent sous leurs *sguiffas* soutenues par des colonnes grêles. C'est un décor de Bucolique. Il transporte le cœur sur les plages heureuses de la Grande Grèce, au temps où le chantre d'Amaryllis y rêvait. J'imagine qu'il habitait une demeure rustique semblable à celles-là, d'où le regard pouvait aussi se poser, par delà de vieux oliviers, sur une mer paisible hantée par les galères aux belles voiles.

Entre ces maisons serpentent des chemins où c'est une joie des yeux de voir s'en aller, aux heures exquises du crépuscule, vers les citernes, vers les puits ou les norias, des femmes bien drapées portant l'amphore sur l'épaule. Des bracelets

d'argent tintent à leurs chevilles. Elles ont, par dessus leurs voiles, un chapeau de paille dont la forme se retrouve exactement sur certaines statuettes de Tanagra.

Au nord et au sud-ouest de l'île se trouvent ses deux ports Houmt Adjins et Houmt Souk.

Houmt Adjins baigne son reflet au bord de l'étroit canal par où la mer de Bou Grara mêle ses ondes chaudes aux flots plus vivants du Grand Large. Les courants tordent à ses pieds leurs rubans de satin pâle à travers une eau profonde, d'un indigo brutal et presque noir. En face de la bourgade, de l'autre côté du détroit, s'érigent les falaises du Djorf. Elles sont d'une couleur ardente. On dirait une plaie qui saigne sur la mer.

Un warf primitif dont les pilotis servent de perchoirs aux oiseaux marins protège le petit port. Des pêcheurs d'éponges y viennent relâcher



Dans les jardins de Mahabouhine.

sur leurs felouques aux voiles triangulaires. Ils portent de courtes *cachabias* de bure grise. N'avaient-ils pas déjà le même costume, le même regard le même profil de médaille, les navigateurs phéniciens qui fondèrent Carthage ?

Les *raïs* d'Houmt Adjim ont gardé le culte du passé. Ils savent et racontent volontiers de savoureuses légendes, les unes très anciennes, remontant sans aucun doute au temps fabuleux où l'île était encore la terre des *lotophages*, c'est-à-dire antérieurement à l'Iliade, les autres, plus récentes, qui célèbrent surtout les exploits des grands corsaires du XVI^e siècle, Aroudj, Kaïraddin et Dragut.

A quelques kilomètres d'Houmt Adjim, au bord d'un golfe chaud tout pailleté de lumière, les potiers de Guallala tournent de belles amphores. Leurs œuvres sont rustiques mais d'un galbe harmonieux. Elles perpétuent dans l'argile la technique des anciens âges.

Un peu plus loin se trouve le goulet d'El Kantara.

A l'inverse du Djorf, il est large et peu profond. Jadis une chaussée romaine y reliait l'île au continent. Elle avait sept kilomètres de longueur. Ses soubassements, sont toujours visibles et les chameaux y peuvent passer à marée basse.

En face il y a Zarzis la blanche, avec ses grandes palmeraies et ses belles olivettes. Antique Zitha, Zarzis était déjà célèbre par la qualité et l'abondance de ses huiles au temps où les cohortes romaines y marquaient la fin d'une rude étape, sur la grand-route militaire qui reliait Tacape (Gabès) à Oea (Tripoli).

Nous sommes ici en plein souvenir latin. Ce pays maintenant désert du Grand Sud est littéralement pavé de ruines, les unes si frustes, si complètement détruites soit par le temps, soit par les hommes qu'on les distingue encore à peine, mais d'autres, comme cette admirable Gyptis dont les chapiteaux corinthiens se reflètent dans les flots toujours bleus de la mer de Bou Grara, d'une splendeur d'autant plus émouvante qu'elle s'imprègne de toute la majesté des grandes solitudes.

Sur l'île elle-même, s'élevait, tout près d'Elkantara, une autre ville antique, Menix dont il reste quelques colonnes et les vestiges d'une basilique. Elle aussi fut une cité opulente. Elle donna des maîtres au monde, Caius Vibius Trebonianus et son fils Volusianus qui portèrent la pourpre romaine après la mort de Dèce (252-253 ap. J.-C.)

Le goulet d'El Kantara est toujours plein de barques aux voiles gonflées ou bien dont les marins rament en cadence. Il offre un spectacle sans cesse renouvelé de vie maritime, spectacle qui n'a point changé depuis que des barques pareillement grées, pareillement conduites, reliaient, à travers les mêmes frissonnantes eaux bleues, les appointements de Zitha aux mâles de Menix.

Ici encore se conserve, parmi les gens du rivage, le souvenir fidèle des grands corsaires. C'est que la passe fut un jour le théâtre d'un des plus fameux exploits du fameux Dragut. Cerné par les galions d'Andrea Doria il y sut déjouer la vigilance des Espagnols et put s'échapper avec toute sa flotte en faisant couper la digue romaine et creuser un chenal (1524).

De belles plages semblables à une écharpe d'or fin se nouent aux lagunes d'El Kantara pour entourer l'île toute entière. Elles bordent Aghir où fut peut-être la première station phénicienne de la Méditerranée occidentale et la pointe de Turgenes dont le phare éclaire au loin les routes du large.

Houmt Souk est la capitale de Djerba. C'est une ville archaïque. Elle a des maisons très blanches, des jardins touffus, des rues capricieuses, en partie voûtées, pleines de fraîcheur et d'ombre. Elle s'orne de rameaux et de fleurs. Sur ses places minuscules pleut du soleil à travers des légers feuillages. Le port s'incurve en eau peu profonde au bord d'une mer toujours calme. Il est accessible aux voiliers d'un faible tonnage, mahonnais, tartares et felouques, mais les vapeurs restent en rade ; aussi le rivage est-il toujours exempt de bouillures et silencieux.

C'est de ce recueillement qu'est surtout fait le charme d'Houmt Souk. Il semble qu'une ragasse supérieure y ait assigné des limites aux désirs des hommes et que leur activité s'y maintienne hors du tumulte où sombra la nôtre. On y goûte la joie sereine d'y retrouver cette mesure avec laquelle on savait vivre au temps où la Méditerranée fut le cœur du monde. J'imagine ainsi les villes



Djerba Houmt Souk, vue prise en avion.



Inscriptions latines à Gyptis.

ioniennes. Son souk est sans doute l'image de leurs marchés. On y voit toujours des vieillards graves vêtus de robes trainantes, accroupis dans de minuscules échoppes où se perpétue le parfum des aromates. Les orfèvres y forgent des bijoux qui ressemblent à ceux des tombeaux, tels ces minces disques d'or dont les juives ornent leurs coiffures. Les tisserands y mêlent la laine avec la soie. Les brodeurs y couvrent de points menus de belles étoffes. Elles eussent fait la joie des élégantes de Corinthe, les couvertures rayées, les ceintures, les écharpes qui sortent de leurs mains.

Deux bonnes routes bordées d'arbres conduisent d'Houmt Souk à Hara el Kebira et à Hara Srira, villages pittoresques où habite la colonie juive. Là ce sont des souvenirs bibliques qui s'évoquent, le sanhedrin siège à la terrasse des Konadjis et des Judith parées comme des idoles vaquent à leurs menues besognes domestiques tout en conservant un port de reine.

A Hara Srira s'élève la fameuse Ghriba qui est, paraît-il, la plus sainte de toutes les synagogues africaines. On y montre aux visiteurs des manuscrits très précieux roulés dans des gaines de soie.

Chaque année la Pâque attire à la célèbre synagogue un grand nombre de pèlerins. Il en vient de tous les points de la côte, depuis Sfax jusqu'à Bengazi. Un immense fondow a été construit à leur usage mais il est encore trop petit pour les loger tous. Une large hospitalité y supplée. On voit tripler pendant quelques jours la population habituelle des deux Hara. C'est alors qu'il est intéressant de les visiter pour saisir sur le vif dans ses moindres détails, la vie patriarcale à laquelle les juifs africains sont toujours restés fidèles.

Ceux de Djerba vivent en bonne intelligence avec leurs compatriotes musulmans. Comme les macatis comme les gens de Zanzibar et du Mzab, ceux-ci appartiennent en majorité au cinquième rite, c'est-à-dire à des sectes dissidentes souvent persécutées par les orthodoxes. C'est sans doute leur isolement en marge de la grande famille islamique qui leur donne cette absence totale de fanatisme. Ils ont également de remarquables dispositions pour le commerce où se retrouve le souvenir des carthaginois, leurs grands aïeux. Leurs mosquées sont fort nombreuses et, comme la Ghriba, dégagent toutes une paix profonde.

Pourtant cette terre de rêve fut aussi terre d'épopée. L'île a connu à travers les âges, toutes les vicissitudes d'une rude et souvent tragique histoire. Après plusieurs siècles de domination romaine, elle devint tour à tour vandale puis byzantine. Les Arabes s'en emparèrent en 665. De nombreuses rébellions tentèrent de secouer leur joug. En 1135 elle tombe au pouvoir de Roger II, roi de Sicile. Elle est prise en 1284 par Roger Loria agissant pour le compte de la maison d'Aragon. En 1333 elle recouvre son indépendance, est ravagée en 1432 par Alphonse V et devient à partir de 1524 un des principaux repaires des corsaires barbaresques. En 1549 Andréa Doria en chasse Dragut. Elle reste espagnole jusqu'en 1560 puis elle est reprise par les Turcs qui l'annexent définitivement à la Tunisie dont elle suivra désormais la fortune.

Pendant longtemps on put voir à Djerba deux importants souvenirs de son histoire. L'un d'eux, la Tour des Crânes, macabre trophée élevé avec les ossements de ses ennemis par l'amiral turc Piali Pacha après sa victoire définitive de 1560 sur les Espagnols, fut détruite en 1850 par ordre du bey Ahmed ben Mahmoud qui en fit respectueusement inhumer les matériaux humains. Désormais l'île garde un seul vestige des guerres passées. C'est une puissante forteresse construite en 1285 par Jean de Loria à l'est du port d'Houmt-Souk.



Cour de maison arabe à Djerba.

Elle a vu maintes batailles, soutenu plusieurs sièges, supporté de nombreux assauts, mais des siècles de soleil patinant ses hautes murailles l'ont pour ainsi dire purifiée de tout ce sang répandu. Maintenant ses pierres rayonnent comme si de la lumière était en elles. C'est un château de féerie. Quelle belle recluse y fut enfermée, dont pendent aux créneaux les longs cheveux couleur de lune? On pense à l'Oiseau bleu, à Douce amie, à l'aventure d'Héro pour qui mourut Léandre. On pense à vous, Psyché, sœur des nymphes et des fées, sœur aussi des adolescentes dont l'haleine aux senteurs de rose parfume les jardins clos des nuits et une nuit. Avec les flamants, avec les ibis, avec les grèbes, ils planent autour de l'île enchantée, les beaux contes dont fut charmée notre enfance. Le pays des Lotophages a retrouvé son destin qui est d'endormir la misère des hommes en leur montrant des images sereines.

Paul BRUZON.